

L'AFFRONTEMENT DES CIVILISATIONS CONTEMPORAINES: DESTRUCTION OU FÉCONDATION MUTUELLE?

Les meilleurs spécialistes de l'histoire en sont convaincus: l'humanité entre actuellement dans des temps profondément nouveaux. Le rythme de ses transformations n'a pas cessé de s'accélérer, même d'étranges stagnations peuvent s'observer. Scruter l'avenir, pour essayer de discerner ce qu'il sera, ce n'est donc pas un vain exercice intellectuel. L'humanité est comme sur une plaque tournante. Les orientations qu'elle prend actuellement influenceront définitivement sur la condition humaine. Jamais la lucidité et le prophétisme, au sens exact du terme, n'ont été aussi nécessaires.

L'accélération de l'histoire n'est pas la seule évidence qui s'impose à nous. Non moins évident est ce phénomène qu'on appelle la "planétisation du monde" ou encore l'internationalisation des hommes, des choses, des méthodes. Des milliers, des millions d'hommes se préoccupent essentiellement, dans des fonctions variées, de la vie internationale dans ses divers aspects. Ils lisent une presse internationale, entretiennent une correspondance internationales et voyagent. C'est aujourd'hui le sort, non seulement des chefs d'État ou d'industrie, mais, plus ou moins, de tous les intellectuels, qu'ils le veuillent ou non. C'est donc, dans une certaine mesure, le sort du cerveau même de l'humanité. Il est vrai que, dans la brousse africaine, dans les campagnes indiennes ou la Cordillère des Andes, à Oxford, Mississippi, ou dans tel village de la Brie, l'immense masse des hommes continue à croire qu'elle vit dans les frontières de son village. Le monde entier, pourtant, pénètre dans sa vie. Ceux qui guident leurs destins sont des "internationaux". Les peuplades les plus simples de la brousse africaine, celles qui vivent encore nues, l'arc à la main et le carquois de flèches empoisonnées au côté, ne s'étonnent pas de voir des automobiles et d'entendre la radio. Bientôt, comme les autres, elles posséderont des bassines en matière plastique et des postes de radio à transistors. Grâce à ces derniers, elles auront le choix d'écouter les émissions gouvernementales et celles en provenance de Paris, New-York, Le Caire, Moscou ou peut-être d'autres capitales.

Cette rencontre des idées, des hommes, des civilisations, qu'en résultera-t-il? Sans aucun doute, une certaine uniformisation de l'homme. Certes, l'homme partout identique à lui-même n'est pas pour demain. Il suffit pour le comprendre de constater ce qui, après des siècles de vie nationale commune, sépare encore des Français de provinces diverses. Mais le rapprochement se fait, et les choses, aujourd'hui, vont vite. Il serait étonnant que l'avenir apporte un démenti à ces mots d'un Africain à un Européen, dans le profond ouvrage de Cheikh Hamidou Kane, *L'aventure ambiguë* (p. 99): "Chaque heure qui passe apporte un supplément d'ignition au creuset où fusionne le monde. Nous n'avons pas eu le même passé, vous et nous, mais nous aurons le même avenir, rigoureusement. L'ère des destinées singulières est révolue. Dans ce sens, la fin du monde est bien arrivée pour chacun de nous, car nul ne peut plus vivre de la seule persévérance de soi. Mais, de nos longs mûrissements multiples, il va naître un fils au monde. Le premier fils de la terre. L'unique aussi."

Que sera l'homme? Que sera la civilisation ou quelles seront les civilisations? Le problème est grave et c'est sur lui que nous voudrions apporter quelques réflexions évidemment très sommaires. D'une part, les rencontres de civilisations, dans l'espace ou dans le temps, ont souvent engendré les Renaissances, ou encore l'expansion de la civilisation la plus haute (on pense à la Grèce, battue par Rome, mais dont la civilisation, un peu alourdie et amoindrie, est portée au loin par les légions romaines). Le Mexique serait-il ce qu'il est sans le double apport indien et espagnol? Certains historiens pensent même que c'est la possibilité de rencontres entre les peuples du pourtour de la Méditerranée qui a échauffé la température psychique de cette région du globe et en a fait jaillir un ensemble de civilisations éminentes à des points de vue divers. D'un autre côté, des civilisations ont disparu dans un passé récent encore. C'est le cas pour une bonne part des civilisations indiennes de l'Amérique latine. En Chine, une civilisation qui avait ses ombres mais aussi ses lumières, n'a-t-elle pas, plus récemment encore, été emportée par une vague idéologique en provenance de l'Occident? A l'heure actuelle, bien des civilisations semblent fragiles. Quand des Français parlent de "l'américanisation" de leur pays, ce n'est pas normalement pour se louer de l'accroissement des ventes d'automobiles ou de réfrigérateurs: c'est pour déplorer l'affaiblissement de certaines valeurs morales, intellectuelles ou artistiques, qu'ils imputent, à tort ou à raison, peu importe ici, à une influence de l'*American way of life*. Mais que serait "l'occidentalisation" ou la "marxisation" de l'Afrique ou de l'Inde? Pourrait-elle se réaliser sans rejeter la philosophie bantoue, baoulée ou kono, l'hindouisme même ou le taoïsme, au cimetière des civilisations disparues et comme à celui des carcasses de vieilles automobiles? Le danger de destruction est grave. Ce sera notre première constatation. Nous verrons ensuite à quelles conditions la rencontre actuelle des civilisations peut être le point de départ d'une fécondation mutuelle.

Ces réflexions peuvent présenter de l'importance pour les juristes, parce qu'en fait, ils sont de ceux qui sont activement engagés dans des relations internationales et parce qu'en droit, promoteurs de la justice dans leur société, ils sont de ceux qui ont mission d'élargir leurs responsabilités et d'aider à la réalisation d'un monde plus juste et plus fraternel, plus humain en un mot.¹

I. La destruction possible des civilisations

C'est le plus souvent par les armes que des civilisations ont été anéanties. Ce n'est plus, aujourd'hui, de ce côté que vient la menace. Un conflit entre le capitalisme et le marxisme, certes, anéantirait la partie la plus industrialisée de l'humanité et celle qui se croit la plus civilisée. Il pourrait même anéantir à peu près l'ensemble des hommes et de leur civilisation. Mais l'énormité du danger diminue les risques de sa réalisation. Ce danger mis à part, il ne semble pas qu'aucune communauté humaine soit menacée de disparaître par le fait des armes d'une autre. Si douloureuse qu'ait pu être, par son existence même, la guerre d'Algérie, si pénible qu'il soit de voir les Vietnamiens s'entre-tuer actuellement pour des idéologies qui leur étaient étrangères, on ne conçoit plus aujourd'hui une destruction violente. Pour être plus subtil, cependant, le danger n'en est pas moins réel. Une civilisation peut posséder une force naturelle d'expansion. Elle peut être destructrice — involontairement destructrice — par l'attrait même qu'elle exerce: par des traits qui, en eux-mêmes, ne sont pas un mal, ou même par des vertus. Il y a tout lieu de craindre qu'il en soit ainsi de la civilisation industrielle, c'est-à-dire, avec des nuances diverses, de la civilisation occidentale et de la civilisation marxiste. On le constatera par quatre exemples.

L'affrontement des langues, en premier lieu, est à lui seul destructeur. Il y a de bonnes chances pour que les dialectes africains soient voués à la disparition, comme disparaissent le breton et le provençal. Les écoles africaines n'enseignent guère que le français et l'anglais, les seules langues qui permettent aux Africains de communiquer avec les Européens et de se comprendre entre eux. La disparition des dialectes serait celle d'un fond

¹ A certains égards, la recherche que nous présentons ici est le prolongement de deux études antérieures: *Le juriste et la noosphère. La fonction possible des études comparatives dans le monde contemporain*, dans *Problèmes contemporains de droit comparé*, Institut japonais de droit comparé, 1962, t. II, p. 493 et s.; *Comparative Law, Peace and Justice*, dans *XXth Century Comparative and Conflicts Law. Legal Essays in Honor of Hessel E. Yntema*, 1961, p. 80 et s. On notera pourtant que nous nous plaçons ici sur le plan exclusif des civilisations et que nos réflexions ne s'adressent aux juristes que du fait que leur discipline appartient aux sciences sociales.

Sur ce que le monde contemporain a de radicalement nouveau, v. A. Tunc, *Dans un monde qui souffre*, 1962, 2ème partie, sp. p. 89 et s.

Il est impossible de donner une bibliographie d'un sujet aussi vaste. Signaleur pourtant, publié pour l'Unesco en 1953, l'ouvrage collectif *L'originalité des cultures*.

précieux de contes et surtout de proverbes qui non seulement exprimaient, mais transmettaient une sagesse, une philosophie, des règles de conduite, que le citadin français est souvent loin de posséder. Il est très possible que le paysan africain, moins instruit que l'ouvrier ou le paysan français et, bien sûr, vivant dans des conditions plus primitives, soit pourtant un homme plus harmonieux, plus heureux, plus riche en ressources, plus sage. La comparaison n'est pas aisée. Mais, en tous cas, il est autre. Et il est en danger de perdre le trésor que lui ont légué ses pères, de perdre son identité, de perdre son être. On dira que le breton et le provençal ont montré l'aptitude de langues minoritaires à survivre pendant des siècles. Les choses vont plus vite aujourd'hui, les menaces qui pèsent sur les civilisations sont plus générales. Même si les paysans africains doivent encore garder longtemps leurs dialectes, les dirigeants auront vite perdu tout ce que ces dialectes transmettaient. En ce qui concerne le monde arabe, l'avenir est peut-être inverse, mais non pas moins inquiétant. Ce sont les élites qui tiennent à défendre leur langue, conscientes qu'elles sont de l'importance de l'apport arabe à la philosophie, au mode de penser, à tous les domaines des idées et des arts. Mais l'arabe littéral est une langue très difficile. N'est-il pas destiné à devenir ce que sont pour nous le latin ou le grec? Dans les pays du Maghreb, une immense majorité préfère les films français aux films en langue arabe, même dialectal.

De même, la possession des choses du monde moderne est, en soi, un bien. Nul ne peut reprocher aux hommes d'aspirer à un niveau de vie plus élevé, à un certain confort, donc à un certain revenu ou à une certaine fortune. Les choses et l'argent qui les procurent sont une protection contre la faim, contre le froid, contre l'insécurité. Ils donnent accès à une foule d'instruments et moyens de culture: livres, disques, postes de radio, voyages. Les moralistes peuvent condamner une manière d'user des choses, une cupidité dans la recherche de l'argent. Par elles-mêmes —le langage est révélateur— les choses sont des biens.

En est-il ainsi dans la brousse africaine? Les objets usuels, certes, y sont utiles. En revanche, des choses telles que les bicyclettes, les postes de radio, les chaussures même, y deviennent ambivalentes. Ce ne sont pas, certes, des choses intrinsèquement dangereuses, comme l'opium ou l'alcool, dont les Européens, par des méthodes variées et parfois violentes, ont poussé la consommation en Asie ou en Afrique. Mais quel effet a produit leur introduction en Afrique? Le mode de vie traditionnel assure normalement la satisfaction des besoins fondamentaux —santé mise à part—, sauf dans les régions très sèches. Le plus souvent, en revanche, il ne permet pas, même dans les régions prospères, de gagner de l'argent. La proportion des hommes qui, en Afrique, en Asie, en Amérique même, vivent sans argent reste considérable. Ces hommes ne sont pas toujours moins heureux qu'un Occidental, de loin s'en faut: le paysan africain, en plus grande harmonie que le citadin français avec ses frères et la nature même, vit souvent, on l'a déjà relevé, une vie plus heureuse, plus équi-

librée, plus humaine. Mais le jour où l'Africain désire posséder une bicyclette ou un poste de radio, le jour où sa femme veut le voir en pantalon et en chaussures, il n'a d'autre ressource, pour gagner de quoi se les acheter, que de changer de mode de vie. Les ventes de sa production agricole à un marché de la région peuvent en effet lui rapporter quelques francs : de quoi acheter des vêtements peut-être, mais non pas une bicyclette ou un poste de radio. Pour jouir des biens du monde industrialisé, comme pour pouvoir aller au cinéma, des jeunes tous les jours quittent la brousse et vont dans les villes afin de recevoir un salaire. Très souvent, leur espoir de devenir planton dans quelque administration ou entreprise est déçu. Ils viennent grossir le nombre des chômeurs urbains. La simple vue de la civilisation occidentale, ou plus exactement de ses choses et de son argent, a déjà été destructrice; elle peut le devenir plus encore, alors que l'indépendance et la promotion des élites noires montrent à tous que les choses coûteuses ne sont pas réservées aux blancs.

La rencontre des conceptions juridiques peut avoir des effets aussi fâcheux. La conception romaine de la propriété, droit privatif d'un homme sur une chose, droit absolu sous réserve des lois et règlements, mais non de la morale, était probablement nécessaire au progrès de la civilisation technique. Inférieure à certains égards par rapport à des conceptions plus sociales et plus morales, telle la conception hébraïque, elle a pourtant servi l'humanité. En Afrique, elle risque fort de détruire des conceptions plus humaines.

Les occidentaux se donnent beaucoup de peine pour essayer de concevoir ce que serait une civilisation des besoins et d'en promouvoir un début de réalisation. Les Africains aiment leur montrer qu'ils ont sans effort réalisé une telle civilisation. Dans de nombreuses régions, nul dans la brousse, n'est propriétaire de la terre. Une case et un terrain sont "concedés" à une famille. Parfois, ces concessions font l'objet d'une révision périodique en vue d'un ajustement aux besoins des différentes familles, qui ont pu changer. Ailleurs, elles sont permanentes, mais un déséquilibre dans les besoins et les ressources des uns et des autres suscite de nouvelles répartitions. Le chef du village suggèrera à tel chef de famille de céder une partie de sa concession à tel autre. Si la suggestion est repoussée, les anciens du village interviendront et les palabres se prolongeront jusqu'au moment où la persuasion aura fait triompher la répartition raisonnable. Entre villages même, à l'intérieur d'une tribu, un mécanisme semblable peut au besoin assurer de nouvelles répartitions : si un village en expansion démographique manque de terre, alors qu'un autre en a plus qu'il ne lui est nécessaire, le chef de tribu suscitera les réajustements nécessaires.

Cette permanente adaptation aux besoins facilite l'hospitalité. Dans certaines régions, l'étranger qui arrive au village se voit offrir l'eau qui le désaltère puis celle qui lui permet de se rafraîchir le corps; si, après avoir apporté les nouvelles, il exprime le désir de se fixer dans le village, on lui

offrira la case, la terre et la femme qui lui sont nécessaires et cela sans contrainte, par la seule force de la tradition, de la raison et au besoin de la persuasion.

Ce régime paradisiaque —dans une certaine mesure, nous revivons aujourd'hui, et ce n'est pas injustifié, le mythe du bon sauvage— ne peut évidemment convenir à la propriété des Européens et de ceux des Africains qui ont pris leur mode de vie. Les gratte-ciels de Dakar ou d'Abidjan ne peuvent être construits que sur une conception romaine de la propriété. L'hospitalité ne peut y exister qu'à la discrétion du propriétaire. A la campagne même, la redistribution des terres ne se conçoit que pour celles qui portent rapidement leurs fruits. Mais à celui qui a planté du thé, du cacao ou de l'hévéa, on ne conçoit pas qu'on demande qu'il abandonne les pieds qu'il a soignés quelques années sans profit au moment où ils vont commencer à produire.² Ainsi donc, deux sortes de propriétés coexistent. Quel est le domaine actuel de chacune d'elles? La question est souvent douteuse. Quel doit être leur avenir? La question est plus complexe encore. Pour permettre à l'homme de la brousse de gagner de l'argent, comme il le désirera sans doute de plus en plus, faut-il consolider les structures collectives actuelles ou en substituer d'autres? Faut-il permettre une appropriation familière ou individuelle —on sait toutes les difficultés que le développement de l'agriculture rencontre dans les économies socialistes— sous réserve des contrôles moins directement collectifs et plus réglementaires? Les terres actuellement placées sous un régime "romain" de propriété doivent-elles le rester ou, sauf en ce qui concerne les terres bâties, rejoindre un régime qui comporterait un contrôle de la mise en valeur? Ce sont là des questions complexes et graves, à la solution desquelles certains pays ont donné des réponses nuancées et fort intéressantes.³ Mais, si l'on n'y prend pas garde, la conception la plus brutale de la propriété peut l'avoir emporté d'ici cinquante ans pour toutes les terres cultivables. Alors le paysan malade, blessé ou pour quelque cause malchanceux sera obligé d'hypothéquer sa terre ou de la vendre à un voisin qui abusera de ses besoins. Un prolétariat naîtra dans la richesse de quelques-uns, et des spéculations immobilières professionnelles viendront aggraver la situation.

Il n'est pas jusqu'aux valeurs les plus incontestables de notre civilisation qui ne puissent être dangereuses. Des siècles d'enseignement —sinon de pratique— de l'amour de tous les hommes et du respect de l'égalité de tous les hommes nous font considérer le système des castes en Inde comme une triste tare pesant sur cette nation par ailleurs si attachante et si riche de civilisation. Notre vue des choses n'est certainement pas unilatérale. Elle est partagée par la plupart des Indiens éclairés, et l'on sait l'effort considérable accompli par le gouvernement pour mettre fin

² Cf. B. Holas, *Changements sociaux en Côte d'Ivoire*, 1961.

³ V. par exemple Xavier Blanc-Jouvan, *Aspects nouveaux de la propriété foncière en droit malgache*, *Annales malgaches*, n° 1, 1963, p. 33 et s.

aux castes. Mais le système ayant dans l'hindouisme des racines très profondes, puis-qu'il est indissociable d'un idéal de pureté, on peut se demander dans quelle mesure son élimination ne menace pas l'hindouisme lui-même. Certains hindous, certes, ne considèrent pas comme une trahison de leur foi de donner à l'amour prédominance sur la pureté; ils peuvent donc, de l'intérieur même de leur religion, lutter contre les castes. D'autres hommes accepteront l'idée que l'hindouisme s'efface; ils aimeraient, selon leurs propres convictions, que se substituât à lui le christianisme, l'idéal de 1789, ou le marxisme. Ce que sera l'avenir, nul ne peut le dire. Mais il semble peu contestable qu'une menace pèse sur l'hindouisme. Pour notre part, bien que chrétien, nous ne le constatons pas sans angoisse.

Ainsi, l'attrait des langues occidentales, celui des choses du monde moderne, la force des concepts juridiques occidentaux et la valeur même de conceptions religieuses ou sociales de l'Occident ou du marxisme, sont une menace pour les civilisations africaines et asiatiques que nous avons prises en exemple. Dans une vue darwinienne des choses, on se réjouirait du triomphe des plus forts. Dans une mauvaise compréhension des vues teilhardiennes, on accueillerait avec une satisfaction sans réserve ce mouvement vers l'établissement d'une civilisation universelle. En réalité, les choses ne sont pas aussi simples. Ceux qui, dans une vue inverse des choses, et sans doute non moins simpliste, voient dans une civilisation universelle la menace d'un "nivellement par le bas" sont sans doute plus proches des réalités, au moins pour une certaine période. Gutenberg a imprimé avant tout la Bible. Mais quelles valeurs véhiculent la plupart des films et des livres de langue française ou anglaise qui se répandent dans le monde? On souhaite aux Africains de voir s'élever leur niveau de vie. On ne leur souhaite pas la condition humaine et l'être même qui sont ceux de bien des ouvriers français. Un chrétien ou un libéral de 89 peuvent, avec respect, souhaiter que les Indiens se convertissent graduellement à leur idéal. Mais, si l'hindouisme s'effondre, n'est-ce pas quelque idéologie des plus sommaires qui renaîtra de ses débris?

Teilhard de Chardin, certes, puisqu'on l'a invoqué, a bien mis en lumière le phénomène actuel de rencontre et de pénétration réciproque des civilisations. Mais il ne pensait pas que ce phénomène fût à tous égards et sans conditions bénéfique. Si, peut-être, un jour, les hommes doivent se fondre dans une civilisation universelle, il est souhaitable que celle-ci soit riche de toutes les richesses que les civilisations humaines auront portées. Aucune destruction, sinon celle des racismes et des orgueils affirmés ou subconscientes, n'est un enrichissement pour l'homme. Si, un jour lointain, une civilisation universelle doit prévaloir, il faut que ce soit non par la ruine, mais par l'échauffement des civilisations du fait de leur rencontre, par leur exaltation, leur fécondation mutuelle, leur émulation au service de l'homme et de ses plus hautes aspirations.

On va voir qu'il n'est pas impossible d'avancer dans cette voie.

II. Les possibilités d'une fécondation mutuelle des civilisations

Notre époque offre, à une connaissance mutuelle et respectueuse des civilisations, des chances entièrement nouvelles.

Ce n'est qu'au XV^{ème} siècle, avec les grandes expéditions maritimes, qu'a commencé la découverte générale des groupes humains dispersés dans le monde. Grâce à la boussole (qu'elle tenait des Chinois par l'intermédiaire des Arabes), l'Europe lançait ses caravelles comme des antennes destinées à rassembler le monde. Ce n'est qu'au XX^{ème} siècle que les divers groupes humains, ayant achevé leur expansion propre ou leur expansion coloniale, se sont trouvés partout en contact. "Le temps du monde fini commence", écrit Paul Valéry en 1931. "L'ère des terrains vagues, des territoires libres, des lieux qui ne sont à personne, donc l'ère de libre expansion est close". Le monde est comme un *puzzle* achevé.

Avant même cette période, l'Europe contrôlait d'immenses continents. En connaissait-elle les hommes? C'est douteux. Certes, les premiers voyageurs, les premiers missionnaires, ont souvent été impressionnés par la qualité des civilisations qu'ils découvraient. Leurs écrits ont suscité le mythe du "bon sauvage", auquel on a déjà fait allusion. Mais quand des soldats débarquaient sur quelque continent, leur âme n'était pas normalement celle de sociologues; sous réserve de certains grands chefs à l'esprit élevé, ils avaient tous les complexes que donne la possession exclusive des armes à feu. Les marchands, s'ils n'étaient pas des négriers, pouvaient être moins brutaux; dans l'ensemble, ils n'étaient pas plus intéressés par les hommes. Une fois stabilisée, la colonisation apportait des hommes obéissant à un éventail de mobiles très largement ouvert. Dans l'ensemble, pourtant, la colonisation, fondée sur la supériorité d'un peuple par rapport à d'autres, n'avait guère permis la connaissance profonde de ceux-ci. Le colon habituel ne s'intéressait pas réellement aux hommes parmi lesquels il vivait. Et si, par exception, des religieux, des administrateurs ou même un Gouverneur général ont pu écrire sur les hommes parmi lesquels ils vivaient des études remarquables, celles-ci ne trouvaient dans les pays coloniaux qu'une audience des plus restreinte.

Ce que la révolte des colonies espagnoles et portugaises d'Amérique n'avait suffi à faire, l'achèvement des empires français et britannique dans "le gran éveil de l'humanité" le réalise: les civilisations commencent à s'intéresser les unes aux autres d'une manière plus profonde et plus générale. L'Occident en particulier. Jamais il n'avait reçu autant d'étudiants venus de continents divers ni envoyé au-delà des mers d'aussi nombreux techniciens et éducateurs. Jamais les pays économiquement sous-développés n'ont suscité des études aussi nombreuses — et non seulement sur leur économie, mais sur leurs coutumes, leur sociologie, leur ethnologie, leur religion. Et jamais ces études n'ont été accueillies par un public aussi vaste et aussi réceptif.

Parallèlement, depuis 1945, l'Occident découvre le marxisme. Sociologiquement parlant, il l'avait rejeté en bloc. Le marxisme n'avait été accepté que par quelques esprits. Les autres déclaraient le rejeter, mais, essentiellement, l'ignoraient. Désormais, le marxisme apparaît indéracinable en U.R.S.S., la première nation où il se soit incarné. Il peut y évoluer, peut-être profondément. On ne voit pas comment il en disparaîtrait. Du fait de la seconde guerre mondiale et des révolutions chinoises, son domaine géographique s'est même étendu. Il est à la fois le régime d'une des deux nations techniquement les plus avancées et le régime d'un milliard d'hommes. C'est une réalité dont on ne peut plus disposer par deux ou trois clichés éprouvés, et qui fait aujourd'hui l'objet d'études sérieuses.

Dans les dernières années, enfin, l'Occident semble redécouvrir une doctrine qu'il avait largement trahie en pratique, mais qui continuait à l'imprégner: la doctrine chrétienne, réveillée par les grandes encycliques de Jean XXIII et les sessions du Concile, suscite un intérêt plus vaste, plus objectif et plus profond qu'auparavant.

L'Occident semble donc prêt, non seulement à accepter les autres comme un fait, mais à les reconnaître comme des foyers de valeurs et à redécouvrir en lui-même un foyer de valeurs qui semblait s'éteindre lentement. Il comprend que ce qu'il est lui-même n'est pas le critère des jugements: d'autres civilisations, et peut-être des civilisations beaucoup plus modestes, peuvent lui être à certains égards supérieures. Il peut éprouver le désir de s'enrichir des valeurs des autres. On s'efforcera maintenant, à très grands traits, de montrer quelles valeurs essentielles les grands ensembles humains peuvent se transmettre: en particulier, ce que l'Occident peut donner et ce qu'il peut recevoir.

On éprouve quelque hésitation à citer le sens de l'hygiène comme la première des valeurs que l'Occident puisse porter au monde... La civilisation de l'antiseptique... Pourtant, ceux qui ont pu voir en Inde les intouchables vivant autour de mares boueuses —puisque l'accès aux puits est interdit—, se levant et se désaltérant de l'eau de ces mares qui reçoivent leurs ordures de toutes sortes, ceux qui savent dans quel permanent défi à l'hygiène vivent des centaines de millions d'Asiatiques, d'Arabes, de Noirs, d'Indiens, d'Amérique latine ou d'habitants de favèles, savent aussi quelles souffrances, quelles déchéances humaines ce manque d'hygiène entraîne tous les jours.

A l'autre extrémité, l'amour de tous les hommes et le respect de leur égale dignité sont des valeurs que l'Occident peut enseigner au monde. Nul ne prétendra, certes, que l'Occident ait toujours été fidèle à ces valeurs ni même qu'il le soit normalement. Au contraire, nous trahissons nos idéaux tous les jours et nous sommes sans doute condamnés à les trahir. Du moins les avons-nous proclamés comme des dogmes, religieux ou laïques, et nous exhortons-nous mutuellement à les mettre en pratique. Si modestes que soient nos mérites en ce domaine et si graves que restent nos fautes, nous avons pourtant à apprendre aux hindous pour qu'ils

abandonnent une philosophie de castes, aux Africains pour qu'ils abandonnent leur orgueil tribal et les tragiques tensions qui en résultent. Nous avons à éduquer les masses immenses où la femme, parce qu'elle n'a pas les forces physiques de l'homme, reste plus ou moins méprisée. Nous avons à introduire le droit social en même temps que l'industrialisation; à demander des réformes agraires dans les pays, tels un grand nombre de ceux d'Amérique latine, où la recherche du profit a donné lieu à des injustices sociales choquantes. Nos faiblesses ne doivent pas nous faire douter, croyants ou incroyants, des valeurs dont nous sommes porteurs. La *Marseillaise* est largement, en Amérique latine, un hymne à la liberté et à la justice sociale. Et qui sait si, à force d'enseigner nos idéaux, nous ne finirons pas par leur être moins infidèles?

Entre l'hygiène, d'une part, l'enseignement de l'amour et du respect dû à chaque homme, d'autre part, c'est vraisemblablement tout un style de vie et une conception de la vie que la fraction industrialisée de la race blanche —Occident et pays socialistes— répandra dans le monde pour le pire, on l'a vu, mais aussi pour le meilleur. Nous avons déjà introduit dans d'immenses masses humaines la révolte contre les conditions de vie misérables, la volonté de dominer plus énergiquement la nature, de prendre en mains son destin. C'est de nous que vient, que nous l'ayons voulu ou non, le grand éveil de l'humanité. Nous avons commencé à introduire des techniques de plus grande production, dans l'agriculture ou dans l'industrie. Déjà, les niveaux de vie s'élèvent, au moins en Afrique, en Asie et dans certains pays de l'Amérique latine. Non pas d'une manière satisfaisante, certes, car le progrès de ces pays n'est qu'une faible fraction du progrès réalisé par l'Occident dans son propre enrichissement, de telle sorte que le gouffre qui sépare les continents ne fait que se creuser. Mais, de part et d'autre, on s'efforce de mieux faire. De même, nous avons introduit la démocratie et, si l'expérience nous donne quelque scepticisme à son égard, n'oublions pas qu'elle est un moyen d'assurer à l'homme la participation à sa destinée collective. Nous avons aussi —et peut-être surtout— introduit la soif d'instruction et d'idées. L'effort de scolarisation du Mexique, de l'Inde, de l'Afrique, des pays arabes et maghrébiens, est prodigieux. Nous sommes encore dans un monde où la moitié des hommes ne sait pas lire et où les neuf dixièmes lisent peu ou ont peu la possibilité de discuter de ce qu'ils lisent. Le monde est un immense réservoir d'intelligence —car un illettré peut-être aussi intelligent qu'un professeur de droit—, de valeurs intellectuelles et morales encore en sommeil. Or, nous allons rapidement, sous l'impulsion donnée au monde par la race blanche, vers un monde où à peu près chaque homme saura lire, où chacun pourra discuter d'une foule de problèmes et, moins blasé que nous, aimera en discuter, où les intellectuels —"vrais" et "faux"— seront cent fois plus nombreux qu'aujourd'hui. C'est un avenir terrifiant peut-être à certains égards, mais, à bien d'autres, grisant.

Si nous avons à donner, nous n'avons pas moins à recevoir. On voit actuellement les doctrines de non-violence reflourir dans diverses familles spirituelles ou philosophiques. La réflexion sur l'emploi de la force ou sur la simple fabrication d'armes devrait être un aspect fondamental de la réflexion sur l'Évangile et, à vrai dire, elle devrait être primordiale pour tous les hommes. Mais le renouveau actuel de réflexion n'est-il pas pour une large part dû à l'action de Gandhi et à une meilleure connaissance des religions asiatiques? Dans son refus héroïque de toute nourriture animale, dans son respect pour toute vie, l'hindou moyen n'est-il pas plus franciscain que Saint-François lui-même — Saint-François qui voulait, pour Noël, qu'on donne aux animaux double ration de fourrage, mais aussi, par un défaut regrettable de logique, que pour cette fête chacun mange de la viande? Saint-François avait raison d'ailleurs: souhaitons que l'Indien apprenne à comprendre la hiérarchie des êtres et ne se prive plus de nourriture animale. Il reste que passer quelques semaines en Inde et sans doute, plus généralement, en Asie, est pour un Européen une leçon de douceur, de gentillesse, de délicatesse, ou plutôt de ces vertus poussées à une profondeur qui dépasse notre vocabulaire.

S'il a été permis de citer l'hygiène parmi les valeurs qu'on aimerait propager, il est plus légitime encore de citer, parmi celles qu'on désirerait recevoir, la gaieté, ou plutôt la joie. C'est à l'Afrique noire qu'il faut la demander. Au Brésil, où elle s'est transmise, elle semble en même temps une réaction contre la servitude et la misère; elle a quelque chose de tragique et de nerveux. Mais, dans les villages africains, là du moins où le sol est assez fertile pour que l'homme ne souffre pas de la faim, on trouve à l'état pour la saine joie de vivre, l'aptitude à saisir l'événement pour y trouver matière à rire, à bavarder, à chanter, à danser.

Peut-être cette joie est-elle la récompense d'un détachement que nous avons perdu et dont certains d'entre nous au moins pourraient comprendre qu'il est enviable. L'Afrique traditionnelle — et aussi, malheureusement, certains des phénomènes contemporains qui s'y déroulent — nous aident à comprendre ce qu'a d'exact la critique marxiste de l'aliénation de l'homme dans les choses. Le paysan de la brousse est heureux parce qu'il n'est pas aliéné aux choses; il domine simplement celles qui lui sont nécessaires. On voit mal, certes, comment nos sociétés occidentales pourraient retrouver ces mécanismes d'adaptation de la terre et des choses aux besoins des hommes qui facilitent détachement, sérénité, cordialité à l'intérieur de la communauté et hospitalité à l'égard de l'étranger. Christianisme et marxisme certes le mérite de nous proposer un idéal de service, de demander à l'homme de travailler moins pour lui que pour les autres hommes. Mais si le christianisme, à cet égard, a largement rencontré l'échec, l'échec marxiste ne semble pas moins profond. La psychologie de l'ouvrier soviétique n'est sans doute pas très différente de celle de l'ouvrier français, à en juger par l'importance accordée à des primes diverses. La spéculation n'a pas disparu, à en juger par les condamnations prononcées. Le culti-

vateur reste attaché à sa production à en juger par les difficultés que rencontre l'agriculture. Est-il totalement vain d'espérer que les jeunes occidentaux qui souvent, se rendant en Afrique, n'ont d'autre ambition que d'y servir des frères, comprendront des leçons complémentaires à celles qu'ils donnent, leçons plus subtiles, mais non pas moins importantes, et reviendront avec le sentiment du service des hommes et, dans nos sociétés d'abondance, de la relativité des choses?

S'il en est ainsi, on peut espérer que leur attitude trouvera quelque écho dans nos vieux pays. L'aide aux pays en voie de développement, malgré les arrière-pensées qui peuvent l'inspirer et les résistances qu'elle peut rencontrer, transforme les vieux pays plus qu'ils ne le voient. Les chefs politiques et surtout les chefs religieux enseignent la solidarité qui unit tous les hommes à la surface de la terre et, pour la première fois, demandent que cette solidarité se manifeste par des mesures concrètes à l'échelon mondial. L'humanité, pour la première fois dans l'histoire, s'organise pour une solidarité mondiale. Dans la mesure où la charité, la fraternité, ne sont pas seules à inspirer notre aide, nous vivons médiocrement une grande aventure. Mais c'est sans conteste une aventure sans précédent que nous vivons, riche de potentialités lointaines en nos âmes.

L'Afrique, et le marxisme, peuvent peut-être aider aussi l'Occident à retrouver un certain sens du temps, de l'histoire, du mûrissement de l'homme et de l'humanité même. Le sentiment d'une maturation de l'humanité, certes, n'est pas étranger à la pensée juïdique. Le peuple juïf se conçoit comme le peuple choisi par Dieu pour guider vers lui la marche d'une humanité en progrès. Le christianisme, et Saint-Paul en est témoin, épousera cette idée de progrès. Mais, par la suite, l'idée s'affaiblira devant d'autres; la foi chrétienne se fera fixiste et le restera longtemps, alors même que la transformation du monde à un rythme accéléré sera de plus en plus manifeste. Dans l'Eglise catholique, Teilhard de Chardin est, dans le passé récent, celui qui fera le plus pour restaurer des perspectives "dynamiques" et eschatologiques. Or, l'Afrique nous donne un exemple de la joie que donne à l'homme le sentiment d'un progrès. Les devoirs sociaux et religieux, les impératifs et les interdits sont, dans un village africain, extrêmement nombreux et complexes. Ils enserrant l'homme d'une manière qui nous semble devoir être étouffante. D'où vient que l'homme y apparaisse plus libre, plus heureux, que celui dont la Révolution de 1789 ou celle de 1917 a voulu rompre toutes les chaînes? N'est-ce pas que l'homme fait l'objet d'initiations successives et, en quelque sorte, de promotions intérieures et sociales, qui, quelles que soient les règles auxquelles il est aujourd'hui assujéti, et si mystérieuses même parfois qu'elles puissent lui sembler, lui donnent le sentiment qu'un jour, à son tour, il administrera ces règles pour le bien commun et permanent du village et la tribu? Le chrétien et le révolutionnaire de 1789 réchaufferont aussi leur sentiment et leur goût du progrès en rencontrant le marxiste. La fréquentation de celui-ci ne pourra qu'accroître leur ardeur à transformer

l'homme (eux-mêmes compris, bien sûr) pour le rendre sensible à des valeurs plus hautes.

Entre les sociétés occidentales, où les idées chrétiennes et les idéaux laïques de 1789 sont enfouis sous le désir d'enrichissement, et les sociétés marxistes, peut même se développer une émulation pour une meilleure justice sociale et un meilleur service des hommes dans toutes leurs aspirations légitimes. Les deux camps, en effet, cherchent à propager leurs idéologies dans le camp adverse et, surtout, dans les pays non-engagés. Ils doivent donc donner d'eux une image aussi séduisante que possible. Et comment, dans le monde moderne, cacher longuement des difficultés sociales, raciales, agricoles, ou des manques de liberté? C'est une course à une amélioration interne qui est ouverte.

S'il faut citer un dernier thème sur lequel les civilisations étrangères peuvent nous inspirer des réflexions salutaires, c'est celui des rapports du droit et de la morale et de la conception même du droit-thème qui intéresse particulièrement le juriste.

Nous professons depuis longtemps, dans une conception héritée des Romains, la distinction du droit et de la morale, même de la morale sociale. Le droit pose un certain nombre de règles qui sont nécessaires à la société, mais nul ne peut reprocher à un autre de faire ce que la loi permet ou de ne pas faire ce qu'elle n'impose pas. Certains systèmes juridiques, il est vrai, prévoient l'abus de droit, ou l'exploitation de l'ignorance ou de l'inexpérience d'un contractant, mais ce sont là des sortes d'excroissance du droit hors du domaine qui est proprement le sien. Cette séparation du droit et de la morale nous semble indispensable à la liberté individuelle. Elle est doublée par une conception du droit fondée sur la liberté des hommes plutôt que sur leur fraternité, axée vers le maintien de l'ordre dans la société, vers la "coexistence des libertés", plutôt que vers la promotion de la justice sociale. Toutes ces idées se trouvent dans le fameux article 4 de la Déclaration des droits de 1789: "L'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits, ces bornes ne peuvent être définies que par la loi".

Dans de nombreuses civilisations anciennes et contemporaines, à l'inverse le droit n'est qu'un aspect, le plus mécanique en quelque sorte, de règles de vie qui s'imposent à l'homme dans ses rapports avec les autres hommes et, parfois, dans ses rapports avec la divinité. On a montré, par exemple, qu'en droit juif, c'est avant tout pour respecter le caractère sacré d'une promesse que le débiteur doit payer sa dette; le créancier bénéficie comme indirectement, sur le plan juridique, d'un devoir qui s'impose essentiellement à l'égard de Dieu même, donc sur un plan religieux.⁴ De même, dans les sociétés marxistes, si la place du droit dans la société a

⁴ V. Moshe Silberg, *Law and Morals in Jewish Jurisprudence*, 75 "Harvard Law Rev." 306 (1961).

fait l'objet de conceptions variées, parfois fort différentes, une constante a été la subordination du droit à la politique et à la morale politique, son rôle d'instrument du service d'une construction sociale. Dans un village africain, le droit est indissociable, non seulement de l'ensemble de l'organisation sociale et de la religion, mais de l'art même.⁵

On ne prétend nullement qu'il faille abandonner la distinction du droit et de la morale ou de la religion. Mais il faut du moins retrouver une conception du droit plus constructive: y voir plus franchement l'instrument de la justice sociale et de la solidarité des hommes (au se réjouira d'ailleurs des progrès accomplis à cet égard dans les dernières décennies). Il faut aussi reconnaître que la distinction du droit et de la morale a entraîné une sorte de disparition du sens communautaire et de la morale sociale. Nous avons rétréci l'honnêteté aux limites de la légalité. La personne qui ne viole pas la loi se considère honnête et nous la considérons telle, même si son activité est gravement anti-sociale. La notion de juste prix et de bénéfice raisonnable semblent des notions moyenâgeuses: n'est pas considéré comme malhonnête celui qui, dans la limite des lois, vend aussi cher qu'il le peut, quel que soit le bénéfice qui en résulte pour lui. N'est pas considéré comme malhonnête celui qui, dans la limite des lois, recherche un enrichissement par des moyens nuisibles à la collectivité. Le gouvernement peut bien, en France, déclarer que la spéculation immobilière est la cause principale des conditions de logement inhumaines dans lesquelles vit encore une fraction non négligeable de la population: le spéculateur immobilier n'est pas considéré comme malhonnête, pas plus que le fabricant ou le vendeur d'alcools, le patron de la presse du cœur ou de revues pornographiques. La morale sociale a disparu, si bien que l'Église catholique, quand elle en rappelle certaines exigences, s'entend toujours reprocher de sortir de sa compétence: on finit par nier qu'une morale sociale puisse même exister. A cet égard, toutes ces communautés pauvres de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique latine, où le sens communautaire est si puissant, où l'on pratique si fort l'entraide et la solidarité familière et sociale, ou bien la Russie soviétique, où les spéculateurs sont condamnés à mort, nous sont, soit des exemples utiles, soit au moins des sujets de réflexions salutaires.

Il faut conclure. On a montré la possibilité que les civilisations se détruisent et sans doute, plus précisément, que la civilisation technique, sous

⁵ Un masque est un objet d'art sacré. Mais certains masques ont un tel pouvoir magique que la femme qui les voit se transforme par la même en homme, à tous égards, sauf au physique: cette femme sera rendue stérile par absorption de médecines, elle sera initiée aux secrets des hommes et participera désormais à leurs assemblées (B. Holas, *Les masques kono*, 1952, p. 139). Un masque, par conséquent, non seulement est entouré d'une foule d'impératifs et d'interdits qui sont en même temps religieux et juridiques, mais il a ce pouvoir juridique de changer au besoin "l'état-civil" d'une personne qui le voit. Lui-même, à vrai dire, transcende notre classification en objets et sujets de droit: il est une personne au moins autant qu'une chose.

l'une ou l'autre de ses formes, la force occidentale ou la forme marxiste, ne présente une sorte d'attrait grossier qui ferait abandonner des civilisations plus délicates. On a montré aussi la possibilité que les civilisations s'enrichissent mutuellement. Cette présentation était sans doute nécessaire pour nous faire prendre conscience de nos responsabilités. En faire prendre conscience à la fois à ceux qui, dans les nations industrialisées, sont en rapport avec les autres et, presque plus encore, aux élites des pays moins développés, souvent les plus ardentes à copier la civilisation blanche sans souci de leurs propres valeurs, dont, par accoutumance, elles ne voient pas ce qu'elles ont de précieux. En fait, pourtant, les deux volets du tableau se superposeront: il y aura à la fois destruction et enrichissement mutuel. La civilisation des sociétés blanches industrialisées s'imposera sans doute dans une large mesure. Toynbee notamment a souvent montré comme il est difficile à une civilisation de subsister dès lors qu'elle a laissé pénétrer quelque élément d'une civilisation plus forte.⁶ Mais, selon que la civilisation blanche aura ou non été attentive à écouter, à s'instruire en instruisant, elle respectera plus ou moins les valeurs qu'elle aura trouvées, et elle-même sera plus ou moins riche des civilisations qu'elle aura absorbées.

L'avenir, à cet égard, ne laisse pas d'inquiéter. Y a-t-il beaucoup de chances pour que, dans les sonneries du téléphone, la voix de la sagesse asiatique ou africaine, celle de la fraternité villageoise, se fasse entendre plus fortement que n'ont été écoutées les voix du Christ et du peuple de 1789? La musique de la flûte africaine ou indienne, celle de la harpe ou du balafon, celle de l'orchestre de cornes et de carapaces et celle même du tamtam ne seraient-elles pas rapidement couvertes par ce qu'apporteront les enregistrements et les hauts-parleurs? Les ethnologues ne s'y trompent pas, qui se hâtent de recueillir sur magnétophone à transistors ce qui bientôt va mourir. N'est-il pas plus facile d'enseigner l'hygiène — même si cela demande quelque temps— que de retrouver la joie de vivre? Des civilisations délicates ne vont-elles pas disparaître dans le clinquant tourbillon d'une civilisation de pacotille? Ces questions sont angoissantes.

Angoissante est la confrontation de l'Afrique et de l'Occident présentée d'une manière à la fois profonde et fulgurante par Cheikh Hamidou Kane dans *L'aventure ambiguë*. N'est-il pas vrai de dire que notre civilisation "participe de la nature du canon et de l'aimant à la fois" (p. 65)? Les canons se sont tus, qui nous ont permis de "vaincre sans avoir raison" (p. 52). On souhaite ne jamais plus les entendre. Mais l'aimant, bouleversant les lignes de forces anciennes et introduisant un ordre nouveau, cet aimant est plus puissant que jamais. La colonisation laissait sommeiller les choses et les hommes —et on peut lui en faire grief—; de l'extérieur seulement, elle imposait un ordre. L'indépendance déclenche les évolutions. Par un tragique paradoxe, elle a toute chance d'être plus

⁶ V. en particulier *Le Monde et l'Occident*, Ch. V.: *Psychologie des rencontres*.

destructrice en cinquante ans que ne l'avaient été des siècles de colonisation. "Lorsque la main est faible, l'esprit court de grands risques, car c'est elle qui le défend", remarquait avec anxiété l'Africain. "Oui, mais aussi l'esprit court de grands risques lorsque la main est trop forte", répond l'Européen (p. 23).

L'Occident, et les pays socialistes plus encore, n'encourent-ils pas le grief que leur adresse Cheikh Hamidou Kane. "Ils sont tellement fascinés par le rendement de l'outil qu'ils en ont perdu de vue l'immensité infinie du chantier... Je ne conteste pas la qualité de la vérité que révèle la science. Mais c'est une vérité partielle... L'évidence est une qualité de surface. Votre science est le triomphe de l'évidence, une prolifération de la surface. Elle fait de vous les maîtres de l'extérieur mais en même temps elle vous y exile, de plus en plus" (p. 96).

Pour calmer notre angoisse, il nous faut nous rappeler que l'Occident est un grand propagateur, sinon de sagesse, du moins d'idées. Il faut donc faire confiance à l'extraordinaire montée intellectuelle qu'il suscite actuellement. Nous vivons, comme le disait Teilhard, "une montée laborieuse en commun vers la plus grande conscience".⁷ Ce n'est pas simplement notre foi, chrétienne ou laïque, qui peut soutenir notre espoir: c'est l'histoire même de l'homme.

Partout, cependant, l'homme doit se demander vers quelle civilisation il veut tendre. Et, dans la recherche des objectifs, l'Occident, dominateur comme malgré lui, ne sera jamais assez attentif aux autres civilisations, jamais assez humble devant elles. Sachons donc écouter toutes les voix qui nous viennent de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique latine.

Écoutons, pour la dernière fois, Cheikh Hamidou Kane, cet Africain, et ce musulman, nous définir ce qui a fait l'objet de nos réflexions: "La civilisation est une architecture de réponses. Sa perfection, comme celle de toute demeure, se mesure au confort que l'homme y éprouve, à l'apport de liberté qu'elle lui procure" (p. 88). En dernière analyse (p. 87): "L'homme civilisé, n'est-ce pas l'homme disponible? Disponible pour aimer son semblable, pour aimer Dieu surtout".

ANDRÉ TUNE

Profesor de la Facultad de Derecho de París

⁷ Teilhard de Chardin, *Hymne de l'Univers*, p. 114.